

PAUL VERCHÈRES

3500 milles d'enfer



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 006

3500 milles d'enfer

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 459 : version 1.0

3500 milles d'enfer

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DU R. P. LACOMBE, O.M.J., le plus grand des missionnaires du nord-ouest canadien : « Cette année-là, je rencontrai un indien Cri au pied des montagnes Rocheuses.

« Cet indien me dit :

– Mon père, je vais vous montrer la vallée du paradis. Elle est située entre les montagnes. Immenses, elle pourrait nourrir dix tribus, car elle est incroyablement riche et fertile.

« Alors je résolus de consacrer cette vallée à Dieu et au Canada Français.

« Je me rendis dans le bas-Canada et réussis à organiser et à mettre en marche un train de cent douze ouaguines qui se rendirent à cette superbe et inconcevable vallée du paradis. »

I

4' et 8''

À cheval, à l'une des deux extrémités de Squeletteville, Jean-Baptiste Verchères, chef de police de la bourgade, se leva sur ses étriers et regarda au loin, dans la plaine.

Une monture, apparemment sans cavalier, s'en venait au petit trot.

J. B. sourit.

Les apparences étaient trompeuses.

En effet, le cavalier cowboy était sur sa monture, caché par la tête de son cheval.

Le jeune Eugène Ladrière, Lad pour les amis et amies, ne mesurait que 4 pieds et 8 pouces.

Mais c'étaient 4 pieds et 8 pouces de tendons, de muscles de panthère, de dynamite...

Lad ne tolérait pas qu'on parle de courtes statures en sa présence.

Un cowboy, ignorant l'énorme force physique du jeune homme et croyant ce que sa taille annonçait, s'offrit un jour à le mettre dans sa poche de veste.

Le lendemain matin, le cowboy s'éveilla et s'aperçut qu'il ne restait plus une seule poche à ses vêtements.

Par un des hasards que fabrique la vie, Lad était le fils du fameux docteur Ladrière, le premier médecin de l'Ouest canadien, dont la clientèle s'étendait sur près de 3000 milles, de Vancouver à Winnipeg.

La mère d'Eugène était une créole de la Louisiane, morte en lui donnant naissance.

Lad, ayant voyagé avec son père depuis l'âge de six ans, était, en ces temps éloignés, peut-être le seul à connaître parfaitement la route des montagnes rocheuses, presque infranchissables, qui séparaient les territoires du N. O. de la Colombie Anglaise.

Aussi, quand le père Lacombe avait demandé à Verchères un guide pour conduire sa caravane de ouaguines venant du bas-Canada, en route pour les rocheuses et la vallée du paradis, J. B. avait tout de suite pensé à Lad et avait demandé au cavalier du poney-express de dire au court jeune homme de se rendre immédiatement à Squeletteville.

Et voilà qu'il arrivait.

Eugène appela J. B. comme il appelait ses amis plus âgés que lui.

Il demanda :

– Mon oncle, pourquoi m'avez-vous fait venir ?

– Pour guider une caravane.

– Où va-t-elle ?

– À la vallée du paradis.

– Fiou...

– Quoi ?

– Vous avez eu raison de me faire venir...

– Ainsi la route est difficile...

– Oui, et davantage. Depuis l'évasion massive des renégats et des outlaws de la prison de Winnipeg, l'Ouest est infesté de bandes de tueurs et de voleurs...

J. B. intervint :

– On m'a dit que c'était le monstre Kid Darrow qui était le chef incontesté de ces bandes de ravaudeurs...

– Oui, c'est bien le kid, celui qui a tué son propre père et sa propre mère pour s'emparer de leur argent et vendre leur ranch...

Le kid demanda :

– Vous venez ?

– Oui, le père Lacombe a tant et tellement insisté que j'ai accepté...

– En quelle qualité venez-vous ?

– Je serai le chef de police en charge de la caravane.

– Combien de ouaguines ?

– 112.

– Fiou...

Lad demanda :

- Et quelle population ?
- 591 au départ...
- Au départ... ?

Le chef de police sourit :

- Oui, la caravane étant exclusivement canadienne française, il peut, depuis le départ de Québec, y avoir eu quelques naissances...
- Ah, je comprends.
- Quand les 112 ouaguines arriveront-elles ?
- Je les attends d'un jour à l'autre.

II

La caravane

La caravane arriva le surlendemain midi avec le père Lacombe, soutane au vent, en tête.

Et un autre prêtre, jeune et pâle, derrière lui.

M. Lacombe présenta son compagnon :

– L’abbé René Lebeau, dit-il ; il a les poumons faibles, l’air pur et sain des rocheuses lui sera un précieux atout.

Le jeune prêtre sourit :

– Cette caravane est ma première paroisse.

Il ajouta :

– Je crois que c’est la première paroisse ambulante dans l’histoire du catholicisme.

Le père Lacombe accentua :

– Oui, tu es, mon cher René, le premier curé

d'une paroisse montée sur roues de ouaguines...

Le bon Père convoqua tous les futurs ranchers et leur dit :

– Mes amis, le devoir sacerdotal m'appelle ailleurs ; je vous laisse ici. Spirituellement vous êtes sous la charge de l'abbé Lebeau ; matériellement, vous devez obéissance aveugle, absolue à Jean-Baptiste Verchères, le chef de police de Squeletteville, et à votre guide...

M. Lacombe sourit et termina :

– ... et à votre guide, le GRAND Eugène Ladrière, Lad pour les jeunes filles...

*

Le lendemain, au petit jour, la caravane s'ébranla et sortit de Squeletteville.

En tête des 112 ouaguines se trouvait le jeune guide, tandis que Verchères terminait le cortège.

Vers midi, Lad commanda le silence absolu aux hommes et femmes, et le petit pas aux

chevaux.

Pourquoi ?

Parce qu'il y avait un peu au nord un village de pieds noirs.

Or on ne sait jamais avec les sauvages...

Lad traversa alors une heure angoissante.

Puis, il jugea le danger passé.

Et ordonna le retour à la normale.

Les chevaux se remirent au petit trot.

Et le babillage recommença.

Un peu avant la tombée du jour, Lad vit un cheval s'en venir de l'arrière au grand galop.

Bientôt il reconnut le cavalier.

C'était J. B.

Il commanda :

– Halte !

– Qu'y a-t-il ? interrogea Lad.

– Une femme est en douleurs.

– Oh !

J. B. soupira :

– Si seulement nous avions un médecin...

– Mais nous en avons un.

Le guide ajouta :

– Ou presque...

– Mais où est-il ?

– Ici, il vous parle en ce moment. Vous oubliez que mon père était médecin et qu’il m’a enseigné son art.

– C’est pourtant vrai ; alors viens, mon jeune.

La nouvelle se répandit vite qu’un autre canayen s’en venait.

La population presque entière de la caravane s’était approchée et faisait un gigantesque cercle autour de la ouaguine. Personne ne soufflait mot.

Un silence grave planait...

Puis soudain le premier cri du nouveau-né déchira l’air. Alors ce fut une scène indescriptible.

Des hourras...

Des bravos...

Des chapeaux...

Des casques en l'air...

À ce moment, Lad parut :

– C'est, dit-il, un garçon...

Verchères annonça :

– À cause de la mère, il serait cruel de repartir tout de suite. Alors nous campons ici pour la nuit. Départ à l'aurore demain.

L'abbé Lebeau dit :

– Pour ne pas perdre de temps, je crois qu'il vaut mieux que je baptise le petit tout de suite. Qui sera parrain ?

– Je revendique cet honneur, fit Lad.

– Et la marraine ?

Le guide regarda autour de lui.

Ses yeux rencontrèrent ceux d'une jeune fille qui, selon Lad, était la plus belle fille des deux Canadas...

Il s'approcha d'elle :

– Venez, je vous prie, mademoiselle...

Sur un ton interrogateur, il répéta :

– Mademoiselle... ?

– Anita Roberge, dit-elle en rougissant.

– Eh bien, Anita, vous allez être marraine.

Quelques instants plus tard, l'abbé laissait tomber quelques gouttes d'eau sur la tête du petit païen et traça dans l'air un signe de croix :

– Je te baptise au nom du...

IV

Anita

Un lien tendre se fit bientôt entre Lad et Anita.

Orpheline de mère qui avait perdu la vie en la donnant à sa fille, Anita était seule avec son brave homme de père.

Les jours succédaient aux jours.

La monotonie ne se brisait que par la rencontre de paisibles sauvages CRIS et celle de troupeaux de bisons.

J. B. avait ordonné à la caravane de ne pas tirer sur les buffalos.

Seuls Lad et lui en avaient le droit.

Et ils n'en abusaient pas, abattant juste le nombre suffisant de ces bêtes pour nourrir la population avant que la viande ne se faisande...

Un matin que Lad et Anita trottaient en tête du convoi, il se mit à pleuvoir.

Dans le lointain on pouvait voir une série de collines qui s'estompaient à l'horizon.

Anita demanda :

– Sont-ce les Rocheuses ?

Le jeune homme éclata de rire :

– Les Rocheuses, ces petites affaires-là ? Mais non, mais non. C'est ce qu'on appelle les PETITES ROCHETTES.

Il y eut un silence.

Lad dit :

– Le chemin côteux de ces collines est traître quand il pleut. Il faudra que les conducteurs de ouaguines soient très prudents, qu'ils observent une bonne distance entre eux, et qu'ils m'obéissent à la lettre pendant la montée.

Lad ne dit pas son angoisse à celle que déjà il aimait.

Angoisse ?

Oui, les Petites Rochettes étaient un endroit

idéal pour une embuscade.

Si les outlaws bloquaient le passage, ils pourraient décimer sa troupe.

C'était la répétition du héros grec Léonidas et ses Thermopyles...

Lad réfléchit, réfléchit.

Puis son visage s'éclaira.

Il avait trouvé le joint.

V

Le premier combat

Ils arrivaient au pied des Rochettes.

Lad commanda :

– HALTE !

Les ouaguines s’immobilisèrent.

J. B. accourut de l’arrière.

Qu’y avait-il ?

Lad lui parla à l’oreille.

Verchères approuvait de la tête.

Silencieusement.

Puis il dit :

– Merveilleux plan. Va, mon petit.

Lad s’éloigna à cheval.

Il contourna trois des collines.

Descendit de selle.

Attacha son cheval à un arbre.

Et se mit à ramper.

Il avait prévu juste.

Au sommet de la côte que les ouaguines allaient gravir, se tenaient 15 ou 20 outlaws.

Lad avait vu le portait de KID DARROW sur les circulaires de la royale police montée du Nord-Ouest.

Il reconnut le bandit dans le groupe de renégats.

Mais il était inaccessible à une balle.

En effet à ce moment, deux de ses camarades le cachaient.

Il les abattit de sa carabine.

Il venait d'en tuer un troisième quand J. B. embusqué au dessus de la côte, se mit à tirer.

Comme d'habitude tous ses coups portaient.

Bientôt ce fut la débandade.

Pris entre deux feux, les bandits s'enfuirent.

Le chef et Lad revinrent à la caravane.

Il pleuvait toujours.

La côte devenait de plus en plus glissante.

De plus en plus dangereuse.

Lad arriva à la première ouaguine :

– Au grand galop !

Les chevaux fouettés s'élançèrent et réussirent à monter la côte sans accidents.

Une 2^e...

Une 30^e...

Une 111^e... triomphèrent.

Mais la 112^e qui venait de conquérir la pente glissante, perdit une roue en s'immobilisant.

C'était la ouaguine de Djoe Filiatrault, de Lotbinière, venu dans l'Ouest avec sa femme Raymonde et sa fille Germaine.

Lad dirigea le travail du changement de roue.

Furtivement, Germaine le regardait.

La mâtime, elle était jolie à croquer...

Mais Lad la traitait avec la plus grande, la plus

honnête, la plus entière des indifférences...

Quand il fut parti, Raymonde dit à son mari :

– Djoe ?

– Oui.

– Je viens de décider quelque chose...

– Quoi donc ?

– J’ai décidé que le jeune Ladrière va épouser notre Germaine...

– Encore quoi ?

– Tu ne te rappelles pas la dernière fois ?

– Quoi ?...

– Oui, as-tu fait rire de toi quand tu as vainement tenté de jeter Germaine dans les bras du jeune notaire de Saint-Louis de Lotbinière... ? Toute la paroisse en a fait des gorges chaudes.

– Cette fois je ne manquerai pas mon coup. Ladrière est un jeune homme qui a des sous...

Le mari interrompit :

– ... qui a des sous et qui aime Anita Roberge.

– Tiens, tiens, ça me fait penser...

– Penser... ?

– Oui, je vais de ce pas parler à Anita.

VI

Traîtrise

La vieille Raymond Filiatrault, assise à l'arrière de la ouaguine des Roberge, dit à Anita :

– Lad ne t'aimes pas, ma fille...

Anita devint pâle comme une morte.

La commère reprit :

– Je sais pertinemment qu'il ne t'aime pas...

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– Parce que je viens de le voir embrasser Germaine.

– Oh !!!

À ce moment le père d'Anita dit :

– J'ai tout entendu madame, vous pouvez vous en aller...

Raymonde ne bougea point.

Alors, sans cérémonies, il la prit à bras-le-corps et la descendit de la ouaguine.

Anita se mit à pleurer...

À sangloter !

Son père lui dit :

– Attends-moi ici, petite, je ne serai pas longtemps parti.

VII

L'entrevue

Le père Roberge monta sur un des chevaux de selle attachés à ses ouaguines et galopa dans la direction de la tête de la colonne.

La course ne fut pas longue.

Bientôt il vit celui à qui il voulait parler.

– Lad, Lad, appela-t-il.

Le cowboy-miniature accourut.

Et demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Lad... ?

– Oui, monsieur Roberge... ?

– As-tu déjà embrassé Germaine Filiatrault ?

– HEIN ???

Roberge répéta :

– Oui, as-tu donné un bec à Germaine ?

– NON !

Le jeune homme avait l’air si ahuri que son futur beau-père éclata de rire.

– Viens, dit-il.

– Où ça ?

– Tu verras bien...

Quand ils arrivèrent à sa ouaguine, Djoe Filiatrault était accoté à l’un des brancards, fumant sa pipe.

Roberge lui dit :

– Tu passes pour un gas fort, Djoe, pourquoi n’exerces-tu pas ta force sur la langue de vipère de ta femme ?

Filiatrault vit rouge.

Et se précipita sur Roberge.

Alors il se passa une scène incroyable.

Spectaculaire.

Rapide comme un balle de colt.

Le cowboy de 4 pieds et 8 saisissait au passage le bras de Djoe.

Pivota sur lui-même.

Soudain on vit Filiatrault passer au dessus d'une épaule de Lad et aller s'écraser dans la terre détrempee.

Le cowboy-miniature laissa son adversaire se relever et s'approcher de lui.

Puis soudain il lui dit :

– Écoute, en veux-tu encore ou bien vas-tu écouter en silence ce que j'ai à te dire.

– Correct, j'écoute...

– Ta femme est une menteuse. Elle est allée voir Anita et m'a accusé d'avoir embrassé Germaine, ta fille. C'est une fausseté doublée d'une couillonnade.

Djoe pensa...

Pensa...

À la fin il dit :

– Je te crois, cowboy.

Il appela :

– Raymonde.

– Oui, répondit celle-ci de l'intérieur de la ouaguine.

– Viens ici.

Elle parut.

Langue de satan.

Djoe coucha sa femme sur ses genoux, derrière en l'air, et lui administra une de ces fessées dont une femme se souvient longtemps.

Roberge dit gravement :

– Merci.

– Je vous reverrai plus tard, dit Lad.

– Où vas-tu, mon garçon ?

– Faire ranger les 112 ouaguines en cercle. Car après l'embuscade de tout à l'heure on peut s'attendre à d'autres de Darrow.

Il ajouta :

– La nuit est le temps favori des renégats.

Roberge se gratta la tête.

Et dit :

– Pourquoi Darrow s’acharnerait-il à nous ?

– Comment, vous l’ignorez ?

– Mais oui.

– Eh bien, c’est à cause de la boîte de fer contenant tout l’argent de la caravane. Plus de \$100,000. C’est tentatif.

– En effet.

Comme Lad allait s’éloigner, son compagnon l’interpella :

– Quand tu en auras fini avec le cercle, reviens ici immédiatement.

– Pourquoi ?

– Ça, tu le sauras en temps et lieu. Tu vas venir ?

– Certainement.

– Correct alors.

*

À la ouaguine des Roberge...

Le cercle est formée.

Il y a là :

L'abbé Lebeau.

Roberge.

Sa fille Anita.

Verchères...

Et derrière eux, presque tous les membres de la caravane.

Le père Roberge dit à la foule :

– Un incident désagréable vient de se produire. Je n'en dirai pas plus long pour le moment. Je vous annonce par les présentes et à qui de droit, que ma fille Anita est promise au guide Ladrière :

S'adressant au prêtre, il dit :

– Monsieur l'abbé, voulez-vous bénir les fiançailles de ces deux enfants.

Le chef spirituel de la caravane prononça la formule latine de bénédiction.

Alors gravement, J. B. s'approcha d'Anita, portant un escabeau de trois marches qu'il déposa aux pieds de la jeune fiancée.

Lad sourit.

Il avait compris.

Sous les rires sympathiques de la foule, il monta la première marche de l'escalier, se leva sur le bout des orteils et embrassa sa fiancée.

VIII

Nuit d'horreur

Il était 2 h. a.m.

Un feu flambait au centre du cercle.

Baptiste Verchères venait de relever Lad qui déjà dormait profondément.

Soudain J. B. entendit un bruit vague.

Inidentifiable.

Alors il vit une dizaine de petits feux qui s'en venaient dans l'air.

Il comprit.

La bande à Darrow attaquait aux brindilles, le moyen favori des outlaws pour semer la panique par l'incendie.

J. B. cria de toute la force de ses poumons :

– Alerte, alerte !

Déjà, Lad était debout.

Le chef de police lui ordonna :

– Je tire tout seul ; tu comprends ? Dis aux femmes et aux enfants de se coucher tous à plat ventre sur la terre, et aux hommes de combattre l'incendie, car le feu est plus dangereux que les outlaws.

À ce moment, une autre brindille partit.

J. B. prit sa carabine.

Épaula.

Et tira au point de départ de la brindille allumée, se déplaçant en même temps pour écarter les balles de retour.

Sa balle frappa.

Car il entendit un cri de douleur.

Chaque fois qu'une brindille nouvelle s'allumait, Verchères tirait et un bandit tombait.

À la fin les bandits en eurent assez.

Et déguerpirent.

Au petit jour, Lad et J. B. firent le compte des

pertes.

Dix-sept ouaguines étaient complètement brûlées.

Huit chevaux avaient été abattus par les renégats.

Et ô ironie du sort, la seule mort humaine était celle du petit bébé baptisé par l'abbé Lebeau.

Et les chenapans, eux ?

Verchères en avait tué six, tous bandits recherchés par la royale police montée du N. O.

Lad avertit tout le monde :

– Messieurs, dit-il, au moindre incident louche, il est de votre devoir de m'aviser immédiatement... D'ici à la vallée du paradis, ce sera la route de l'enfer, semée d'embûches constantes.

À son tour, J. B. parla :

– Nous allons, dit-il, redistribuer les sinistrés dans d'autres ouaguines. Après cela ce sera...

– Oha, ohéo, le départ, fit le cowboy-miniature.

IX

Darrow frappe encore !

Au départ de la caravane dans le bas-Canada, le père Lacombe avait interdit tout alcool.

Les membres de la colonie ambulante s'étaient engagés sur l'honneur à ne point apporter de boissons fortes.

Aussi quand un homme, Anselme Légaré, parut un soir au feu de bivouac central, brandissant une bouteille de ouisqui blanc aux trois quarts vide, Lad la lui arracha-t-il de la main et, lentement, le goulet en bas, la vida-t-il par terre...

L'air hébété de Légaré se transforma soudain.

Il nargua :

– Je ne me laisserai pas faire par un petit cul bas su' pattes.

La colère du cowboy-minuscule fut alors irrésistible.

Il vit rouge.

Et d'un seul coup de poing abattit l'ivrogne.

Après quoi il fouilla les deux ouaguines de Légaré.

Trouva quatre bouteilles. .

Impitoyablement il les cassa sur le ferrement d'une roue.

Cette nuit-là était sans étoile, sans lune.

Noire.

Comme de l'encre.

Si on étendait un bras on ne pouvait voir sa main au bout.

Verchères et Lad Veillaient...

En silence.

Soudain le premier dit :

– J'ai souleur...

– Souleur ?

– Oui.

– De quoi ?

– Darrow pourrait s'infiltrer à la faveur de l'obscurité opaque, dans nos rangs et réussis par la ruse ce qu'il a manqué par la force brutale.

– Quoi ?

– Le vol de la précieuse boîte de fer.

Lad dit :

– Il faut avoir l'oreille aux aguets.

– L'oreille et l'autre aussi.

Ils se turent.

Le silence était total.

Lourd.

Absolu.

Soudain il se fit un léger bruit.

Les deux hommes, sans mot dire, s'approchèrent.

Ils s'aperçurent bientôt que le bruit venait de l'une des ouaguines de Roberge.

L'opacité de la noirceur les empêchait de voir.

Mais non d'entendre.

Une voix roffe, inconnue, disait tout bas :

– Où est l’argent ?

– Quel argent ?

Le cœur de Lad partit au galop...

– Cette dernière voix était celle d’Anita sa fiancée. L’autre, celle du renégat, reprit :

– Réponds ou je te tue ; où est l’argent de la caravane ?

– Ah, ça ?

– OUI, ÇA.

– La boîte de fer doit être dans la ouaguine de chef Verchères.

Le cœur de Lad se déchira...

Est-ce que, par hasard, Anita serait... ?

Mais non...

Voyons...

C’était impossible !

Le bandit commanda :

– Conduis-moi à la voiture du chef.

– Venez.

Rendue aux quartiers généraux d'Ababias Lavigueur, de Portneuf, Anita dit :

– C'est ici.

Brave fille...

Ce mensonge allait peut-être lui coûter la vie.

Mais non, mais non...

Le sacripant entra dans la ouaguine de Lavigueur.

Silencieusement J. B. le suivit.

Un coup de feu retentit.

Verchères avait abattu le renégat.

Et l'avait tué raide.

Lavigueur, éveillé en sursaut, sauta sur J. B. et reçut la raclée de sa vie.

Après Baptiste lui dit :

– Tu es un curieux homme, comme ton nom Ababias ; on te sauve la vie, et tu attaques ton sauveur.

Lavigueur s'excusa de sa méprise.

Mais il gardait un fond noir de rancune en lui.

Dès le lendemain soir, il commença sa cabale pour se faire nommer chef de la caravane.

Sa fourberie vint vite aux oreilles de Baptiste.

Le matin suivant, il réunit tout le monde et dit :

– Mes amis, je sais que la constante vie en commun provoque des heurts, de la dissension et des rancœurs.

« Il y a parmi nous un faiseur de troubles.

« Ababias Lavigueur.

« Il veut être chef ici.

« Je serai bon zigue.

« Je vous donne à choisir entre lui et moi.

« Ceux qui opteront pour Lavigueur formeront une deuxième caravane.

« Sous son autorité.

« Ceux qui opteront pour moi resteront avec moi.

« Faites immédiatement votre choix.

« Nous partons dans dix minutes... »

X

Disparition

La forte majorité des futurs ranchers demeura avec J. B. Quand la caravane numéro un s'ébranla, Ababias resta avec douze ouaguines seulement.

Mais allons maintenant, voulez-vous ? assister à une scène disgracieuse pour dire le moins, dans la ouaguine des Filiatrault.

La mère Raymonde était seule avec sa fille.

Soudain elle dit :

– Germaine...

– Maman... ?

– Je t'ai trouvé un bon mari.

La jeune fille devint très pâle :

– Encore ???

– Que veux-tu dire ?

Germaine se révolta :

– C’est effrayant, maman, comme vous êtes bête !

– Bête, moi !

– Oui, et ridicule. Je ne dirai pas un traître mot au gas que vous voulez me présenter...

– Non, hein ?

– NON ! J’ai le droit de faire mon choix moi-même, et je le ferai.

La jeune fille se dressa devant sa mère :

– NON ET NON ET NON, répéta-t-elle.

Alors la vieille Raymonde perdit la boule.

Elle se mit à battre Germaine.

De ses pieds.

Et de ses mains.

Enfin, comme son père paraissait, Germaine, cria à sa mère :

– Vous êtes méchante, méchante... Je m’enfuis ; vous ne me reverrez plus jamais,

jamais.

Elle partit en une course folle.

Et disparut.

Djoe regarda sa femme et lui dit, ayant peine à contenir sa colère :

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

Il compléta :

– Et c'est mieux pour tes fesses de me dire la vérité...

Elle se plaignit :

– Moi qui ne veux que le bonheur de Germaine, c'est horrible de me faire traiter ainsi par ma propre fille.

Djoe rumina :

Et dit finalement :

– Le bonheur de ta fille, hein ? Je suppose que tu as encore préparé un mariage manqué pour elle...

– Oui, mais...

– Je t'avais pourtant dit de cesser ces manèges

pas très propres. Eh bien, puisque le temps est venu, tu vas recevoir deux arguments frappants dont tu te souviendras.

Vligne...

Il venait de lui noircir l'œil droit :

– Ça, dit-il, c'est pour payer ce que tu as fait endurer à notre pauvre petite fille Germaine.

Vlagne...

– L'œil gauche de la femme bondit hors de son orbite.

– Ce deuxième œil poché est pour ce que tu m'as fait endurer à moi.

Mais elle n'entendit point ces derniers mots.

Elle venait de s'écrouler au plancher de la ouaguine... Sans connaissance.

Encore colérique, Djoe lui mit une serviette trempée sur les yeux.

Quand Raymonde revint à elle il lui dit :

– Je pars à la recherche de Germaine.

Il sauta.

Enfourcha un de ses chevaux de selle.
Et partit au trot.

XI

Le goujat

Germaine courait comme une folle à travers la plaine. Elle zigzaguait au hasard, sans penser à autre chose qu'à sa souffrance physique et à son découragement moral.

À son désespoir...

Elle errait sans penser au lendemain.

Sans même penser à qui lui donnerait son prochain repas.

En tête de sa petite caravane de douze ouaguines, Ababias Lavigueur la regardait venir en tricolant comme une ivrognesse.

Il lui prit le bras au passage.

Et l'immobilisa.

– Mais c'est la fille à Djoe Filiatrault, s'écria-

t-il.

Il questionna :

– Que t’est-il arrivé ?

– Ma mère m’a battue, cruellement battue...

– Et... ?

– Et je me suis enfuie.

Elle ajouta :

– Je ne veux plus la revoir, non, jamais, jamais...

Une lueur luxurieuse se fit dans le regard de Lavigneur.

– Viens à ma ouaguine, petite.

Il lui serra le bras plus qu’il n’était nécessaire.

Rendu à la voiture, il empoigna la jeune fille et l’installa sur un matelas de foin improvisé...

– Dors en paix, ma petite.

Lavigneur s’éloigna.

Sauta à cheval.

Et se dirigea vers un autre cavalier.

– Luc, lui dit-il, veux-tu me remplacer pour une heure ou deux à la tête de la caravane ?

– Volontiers.

Lavigueur se parla :

– Il faut que je lui donne le temps de s’endormir, murmura-t-il.

Dès lors il fit mine d’accomplir un tour d’inspection.

Après une vingtaine de minutes il mit silencieusement pied à terre près de sa ouaguine.

Et écouta...

Le son d’une respiration régulière se faisait entendre.

– Elle dort, c’est le bon temps...

Il sauta à bord.

Et se coucha, lui aussi, dans le foin.

*

Soudain, Germaine s’éveilla.

D'abord la tête encore pleine de sommeil, elle ne comprit rien à sa situation.

Puis elle poussa un cri de détresse...

D'horreur...

D'épouvante !

– Lâchez-moi, goujat, salaud, Lucifer !

Lavigueur éclata d'un gros rire...

D'un rire veule.

Révoltant.

Bestial.

*

Quelques instants auparavant Djoe Filiatrault avait rejoint la caravane nouvelle et il chevauchait au trot quand il entendit soudain l'appel de détresse de sa fille.

Il sauta à bas de sa monture et se mit à courir.

Quand il vit ce qui se passait dans la ouaguine de Lavigueur, il ne poussa même point un cri.

Non.

Il sauta sur la brute à face humaine.

Lui prit la tête.

Et tordit.

Tordit...

Soudain on entendit un bruit sec.

Le dernier os supérieur de l'épine dorsale venait de se rompre.

Djoe lâcha la tête de son adversaire.

Elle lui tomba mollement sur l'estomac cependant que le corps du goujat s'écrouta au plancher de la voiture.

Sans mot dire, il prit son enfant dans ses bras.

Remonta en selle avec.

Et partit au galop.

Vers la caravane de Verchères et de Lad.

Quand il y arriva il se dirigea d'abord vers J. B. qui, comme d'habitude, se tenait à l'arrière.

– Qu'y a-t-il ? demanda le chef de police de Squeletteville.

– Je vous raconterai cela plus tard. Pour le moment, voulez-vous prendre soin de ma Germaine ?

– Votre Germaine... ?

– Oui.

– Que désirez-vous que je fasse au juste ?

– Amener ma fille dans votre ouaguine et empêcher sa mère de la voir, car elle lui ferait un mauvais parti.

Baptiste se gratta la tête, intrigué.

– Du diable si je comprends un traître mot à cette affaire...

– Mais vous acceptez, n'est-ce pas ?

Après quelques hésitations, J. B. haussa les épaules et dit :

– Je ne vois rien de mal à accepter.

Il partit avec Germaine.

À longues et lentes enjambées, Djoe se dirigea vers la ouaguine de l'abbé Lebeau.

À la vue du prêtre, il murmura :

– Mon père, je viens de tuer un homme.

Se jetant à genoux, il se confessa en pleurant...

Quand l’homme d’église lui eut donné l’absolution, Djoe demanda :

– Je ne m’adresse plus au prêtre, monsieur l’abbé, je m’adresse à l’homme ; que me conseillez-vous de faire ?

– Monsieur Filiatrault, vous venez d’être absout par la justice divine. Il vous reste à soumettre votre cause à la justice humaine. Car même en territoire sauvage, il peut, il doit y avoir le respect des lois faites par les hommes.

– Mais à qui m’accuserai-je ?

– La loi est représentée ici par le chef Verchères. Allez le voir, expliquez-vous avec lui, et il jugera ce qu’il y a à faire. Immédiatement Djoe trotta vers la queue de la caravane. Mais Verchères n’était pas là.

Il le chercha partout.

Mais ne le trouva point.

Où était-il ?

J. B. avait traîné au petit pas de sa monture.

La caravane, elle, n'avait pas ralenti sa marche.

Il se trouvait ainsi à environ un mille à l'arrière...

Tout à coup il entendit le bruit lointain d'une détonation.

Il virevolta.

Qu'est-ce que ce coup de feu voulait dire ?

Un éclair lui traversa l'esprit.

– Oui...

Ce ne pouvait être que ça...

Seulement douze ouaguines, c'est une faible et vulnérable caravane.

Darrow et ses outlaws pouvaient l'attaquer avec succès. Même en plein jour.

C'était ce que les renégats faisaient actuellement.

Une volée de détonations qui lui parvient ne permettait plus aucun doute.

2...

4...

5 volées.

Dans le lointain J. B. vit alors une fumée épaisse s'élever. Les ouaguines étaient en feu.

Ç'aurait été pour lui un suicide que de se porter seul au secours des sinistrés.

Il attendit...

Attendit...

Bientôt il vit un groupe de femmes et de marmaille qui accouraient.

Il se mit à l'arrière pour couvrir leur retraite.

Bientôt ils atteignaient sains et saufs la caravane-mère.

Il apprit des femmes que les chenapans cachés dans un repli de terrain, les avaient entièrement surpris.

Ça avait été une vraie boucherie.

Et puis le feu.

*

Le soir tombait.

Lad, en tête de la caravane, voyant un terrain libre d'embûches, ordonna la halte et le bivouac circulaire pour la nuit.

*

– M. Verchères ?

– Oui ?

C'était Djoe Filiatrault qui avait parlé.

Le chef demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Puis-je vous parler seul à seul ?

– Mais oui.

Il entraîna son interlocuteur hors de portée de voix.

– Maintenant, dit-il, vous pouvez parler...

Djoe raconta la laide querelle entre Germaine et sa mère.

La fuite affolée de sa fille.

Ses recherches.

Le crime révoltant de Lavigueur...

– Je lui ai tordu le cou...

– Il est mort ?

– Oui.

J. B. était perplexe.

Il finit par dire :

– La loi est la loi. Il vous faut subir un procès.

– Ah, quand ?

– Le plus tôt sera le mieux.

– C'est vrai ; il ne faut point retarder la caravane.

Verchères dit :

– Alors c'est décidé ; nous procéderons ce soir.

XII

Le procès

Si on fait exception d'une dizaine d'hommes qui patrouillaient l'extérieur du cercle de ouaguines, tout le monde était massé en avant de la voiture du chef de police.

Celui-ci dit à la foule :

- Un homicide a été commis...
- Hein ?
- Quoi ?
- Qui a fait le coup ?
- Qui est mort ?

Mais Verchères déclara :

– Vous saurez tout ça au procès. Pour le moment il s'agit de choisir par le vote populaire un juge et six jurés.

La foule cria alors :

– Nous voulons J. B.

Le chef de police...

– Baptiste comme juge.

Celui-ci demanda :

– Y a-t-il d'autres candidats ?

– Non.

– Non .

– NON !

– Le choix est unanime.

Les six jurés furent vite choisis.

Bravement, le chef-juge s'assit à l'arrière de sa voiture et dit :

– Accusé, approchez-vous.

Sous les regards stupéfaits de la foule, Djoé Filiatrault sortit des rangs et s'immobilisa...

– Filiatrault, fit J. B., on vous reproche l'homicide d'Ababias Lavigueur. Plaidez-vous coupable ou non ?

– Non coupable.

– Êtes-vous prêt à subir votre procès selon la loi sommaire de l’Ouest ?

– Oui.

– Avez-vous un défenseur ?

– Non.

Ce fut Lad.

Il dit :

– Oui, Djoe a un défenseur, et ce défenseur, c’est moi.

Verchères demanda :

– Qui veut agir comme représentant de la reine Victoria ?

Personne ne répondit.

– Bien, dit J. B. Le premier témoin sera Germaine Filiatrault.

La jeune fille raconta la scène horrible avec Lavigueur.

À mots couverts.

Comme on parle au Canada Français.

Des regards d’indignation s’échangèrent dans

la foule.

Djoe parla à son tour.

Quand il répéta qu'il avait tordu le cou au scélérat, les gens se mirent à crier :

– T'as ben faite...

– Oui, en grand...

Lad déclara alors aux jurés :

– Le crime de Lavigneur est le pire qui puisse se commettre en pays neuf ; car là surtout les mères actuelles et futures de la génération de demain doivent être protégées.

« Il faut faire un exemple aux ratatouilles crapuleuses.

« Cet exemple, messieurs les jurés, je vous demande de le faire en acquittant Djoe Filiatrault... »

L'accusé ne fut pas seulement acquitté.

Non.

On le porta en triomphe !

XIII

Le plan

Des feux protecteurs destinés à repéré à temps la présence des bandits, éclairaient l'extérieur du cercle de ouaguines.

Dans l'ombre, assis dans la brousse, J. B. et Lad causaient.

Le cowboy-miniature dit :

– Je suis tanné, moi.

– Tanné ?

– Oui, d'attendre, de tressaillir au moindre bruit, de fouiller la noirceur, de tenter de capter et d'analyser des bruits étranges et louches dans la nuit... Bref, j'en ai assez de rester sur une énervante défensive.

– Que suggères-tu ?

- L’attaque.
- L’attaque ?
- Oui, je veux former un posse qui ira dans la tanière de Darrow et de sa bande, faire une razzia imprévue.

Verchères dit :

- Bonne idée ; je t’accompagne...
- Ah mais non par exemple !
- Pourquoi ?
- Je suis plus jeune que vous, dit Lad.

Verchères rétorqua :

- Comme guide tu es indispensable.
- C’est moi qui ai eu l’idée, elle m’appartient, et j’ai le droit de me priver de vos services, J. B.

Celui-ci haussa les épaules :

- Correct, correct, mon jeune 4-8.

Le 4-8 se leva.

- Où vas-tu, Lad ?
- Voir ma blonde.

– N’oublie pas, mon jeune guide, de lui donner un petit bec pour moi.

Non, certain...

XIV

Le mariage

Il n'y eut qu'une seule escarmouche cette nuit-là.

Les gardes à l'extérieur du cercle localisèrent les renégats à temps.

Se voyant privés de l'avantage de la surprise, les outlaws de Kid Darrow prirent la poudre d'escampette.

Après l'attaque manquée qui avait éveillé tout le monde, le fils du docteur Ladrière se rendit à la ouaguine de sa fiancée.

Assis tous les deux sur le siège élevé de conduite, ils se frôlaient, goûtant à la mystérieuse communion de deux êtres.

Lad dit avec enjouement :

– Sais-tu une chose, Anita ?

– Quoi ?

– Je t’aime...

Grand fou, va...

– GRAND... ?

– Petit fou, si tu aimes mieux...

– Et toi, m’aimes-tu ?

Silencieusement elle lui offrit comme réponse ses lèvres.

Il les prit, libres de fard, rouges d’éclatante jeunesse, et les garda plusieurs instants.

Puis, après avoir regardé le firmament étoilé, il murmura :

« Il y avait une fois, nous raconta la fable, deux étoiles qui, quand le soir était serein, paraissaient pour ne disparaître qu’au matin. Elles se collaient l’une contre l’autre, chère. On nomma la première étoile Anita...

Lad demanda :

– Tu sais comment on nomma l’autre :

– Oui, mon amour.

– Dis alors, comment le nomma-t-on ?

Elle murmura :

« ... Elles se collaient l'une contre l'autre, cher.

Alors on nomma la première Anita et l'autre Ladrière... »

Il y eut un long silence.

Puis :

– Anita ?

Lad... ?

– Je dirigerai demain soir une expédition importante...

– Dangereuse ?

– Aussi.

– Oh mon chéri, s'il allait t'arriver malheur...

– Non, non, je sens que je vivrai.

Cependant il ajouta :

– Pour parler comme les cowboys, afin de rester du bon côté de la clôture, nous devrions nous marier tout de suite...

– Ah, mais pourquoi ?

– Parce que ma femme héritera de mes biens, tandis que ma blonde, ma fiancée même, n’y aura aucun accès.

– Oh ! mon chérie, tu parles comme un condamné à mort.

Elle éclata en sanglots...

Il la consola de son mieux.

Lui expliqua...

Il fallait être réaliste.

Savoir faire face à la vie.

Jouir de ses joies.

De ses bonheurs.

De ses extases.

Mais accepter aussi avec résignation ses infortunes.

Ses vicissitudes...

Ses morts..

Anita comprit.

Et demanda :

- Quand nous marions-nous ?
- Demain matin au petit jour.
- Avant le départ de la caravane ?
- Oui.

*

Dans la ouaguine recouverte de grosse toile de l'abbé Lebeau.

Le prêtre, devant un autel improvisé, dit la messe. Derrière lui, agenouillés, il y a :

Anita et son père Roberge.

Lad et Verchères qui lui sert de témoin.

M. Lebeau en est rendu au dernier évangile.

Après l'avoir lu il se tourne vers le couple et s'approche.

Après avoir récité quelques invocations latines, il demanda :

– Eugène Ladrière, acceptez-vous de prendre pour épouse Anita Roberge, de vivre votre vie

avec elle, dans le malheur comme dans le bonheur, dans les vicissitudes et la tristesse comme dans les joies et les gloires, dans l'abjecte pauvreté comme dans la richesse... ?

D'une voix claire et forte Lad répondit :

– OUI.

Le prêtre reprend :

– Anita Roberge, acceptez-vous de prendre pour époux Eugène Ladrière et de lui être fidèle et soumise tant que les liens sacrés du mariage n'auront pas été rompus par la mort de l'un ou de l'autre des conjoints ?

Timidement elle répondit :

– Oui...

Le prêtre dit alors :

– Je vous unis donc dans le sacrement du mariage.

Il traça une croix de sa main dans l'air :

– Benedicamus Domino.

– Deo gratias.

XV

L'expédition surprise

Dès après le mariage la caravane s'était ébranlée.

Quelques instants avant le départ, J. B avait demandé :

– Approchons-nous des montagnes rocheuses ?

Lad répondit :

– Dans deux, trois ou quatre jours au plus tard, à moins d'accident, nous traverserons la coulée qui mène à la vallée du paradis :

Baptiste observa :

– Si nous ne tuons point Darrow et n'exterminons sa bande avant d'atteindre les Rocheuses, ces montagnes regorgent d'endroits propices aux embuscades et le KID aura beau jeu

de nous décimer et de s'emparer de la boîte de fer que j'ai sous ma garde...

Lad protesta :

– Si Darrow et sa bande ne sont point réduits à néant quand nous arriverons au pied des Rocheuses, nous camperons en rase campagne et ne bougeront point de là tant que les renégats ne seront pas anéantis.

Le cowboy-miniature ajouta :

- Le bal commence ce soir...
- Le bal ?
- Oui, notre première expédition-surprise.
- C'est pourtant vrai, j'oubliais.
- Mais n'oubliez pas, monsieur Verchères, que vous n'êtes PAS du PARTY.

*

Ce soir-là, il y avait de la poudre dans l'air.

Dans le plus grand secret, Lad avait organisé

son possé.

Ils étaient quinze en tout.

Aucun des raideurs n'avait soufflé mot de quoi que ce fût.

Au bivouac J. B. et Lad causaient.

Ce dernier était à dire :

– Mon plan d'attaque est dans ma tête.

Baptiste demanda :

– Complet ?

– Oui, jusque dans ses moindres détails.

– À quelle heure partez-vous ?

– À minuit.

Verchères rêvassa...

– Il y a, dit-il, un danger qu'il ne faut pas négliger...

– Quoi donc ?

– Les renégats peuvent voir ton possé et décider de fuir pour attaquer la caravane affaiblie par l'absence de tes quatorze hommes et de toi.

– Diable ! je n'avais pas pensé à ça.

Verchères reprit :

– Ne t’inquiète pas ; je triplerai la garde ici en ton absence. Malchanceux sera l’outlaw que je verrai le premier. Mais assez bavardé, mon jeune ; si tu veux être en forme à minuit, couche-toi et dors.

– Vous m’éveillerez à temps ?

– Oui, oui, à minuit juste.

Quelques secondes plus tard Lad ronflait.

XV

Mitraille

Minuit...

Le possé sortit du cercle des ouaguines.

Les chevaux avançaient lentement.

Sans faire le moindre bruit.

L'oreille et l'œil au guet, Lad épiait.

La troupe marchait ainsi depuis une heure environ quand le cowboy-miniature décida de faire une tournée d'inspection.

La nuit était noire.

Puis soudain la lune perça un nuage et éclaira assez la scène pour que Lad puisse discerner le visage de ses compagnons.

Soudain il tressaillit.

C'était Anselme Légaré...

Oui.

C'était bien lui qu'il voyait.

Or Lad ne l'avait pas demandé pour faire partie du possé.

À cause de la chicane qu'ils avaient eue ensemble.

Que faisait-il là ?

Étrange..

Y avait-il de la traîtrise ?

La situation s'y prêtait.

Lad s'approcha de Légaré.

Et lui parla à voix basse :

– Que fais-tu ici ?

– Je répare...

– Tu ré pares... ?

– Oui.

– Quoi ?

– Bien, à propos de notre chicane, j'admets que j'avais tort et je le prouve en vous accompagnant.

– Ouais...

– Vous ne me croyez pas ?

– C'est couci couça...

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. Je te prends sous ma surveillance ; suis-moi et ne me lâche pas d'un... sabot ou...

Le « OU » avait un ton froid.

Menaçant.

Lad reprit la tête de la colonne, Légaré chevauchant près de lui.

Soudain il se tourna.

Et vit un petit point lumineux à l'arrière de la colonne.

Il sacra tout bas :

– Quel est le damné imbécile qui annonce par son feu de cigarette, notre présence à l'ennemi ?

Soudain Lad eut une idée.

Merveilleuse.

Géniale.

Il allait enfin savoir s'il y avait un ou des traîtres avec lui. Le possé comptait quinze hommes.

Non.

Seize avec Légaré.

Il dit à celui-ci :

– Viens avec moi.

Les deux cavaliers se rangèrent de côté.

Puis Lad dit :

– Nous autres ça fait deux. Je continue à compter :

– 3, 4, 5, 6...

– 14, 15, 16...

17– !

Il y avait un homme de trop.

L'homme à la cigarette...

Que faire ?

Le moindre bruit aurait pu déceler la présence du possé à Darrow et à sa bande de forbans.

Lad s'approcha de l'étranger.

Puis soudain il s'élança hors de ses étrières.

Fendit l'air.

Et arriva comme un bolide, à cheval sur les épaules de l'inconnu.

Celui-ci n'eut pas le temps de crier binne.

Lad lui avait appliqué sur la bouche une main ferme.

Solide.

Imperméable au son.

Le cowboy-miniature murmura :

– Anselme ?

– Oui, boss ?

– C'est le temps de prouver ta sincérité.

– Je suis à vos ordres.

– As-tu ton couteau de chasse ?

– Oui.

– Alors plonge-le dans le cœur de ce renégat.

Deux ou trois instants plus tard, l'outlaw tombait lourdement à bas de sa monture.

Quand il atteignit la brousse il était déjà mort.

*

Il était près de deux heures du matin quand Lad vit une lueur derrière une ondulation de la plaine.

– Halte, dit-il. Regardez, les bandits sont certainement là.

Il divisa son possé en deux tronçons, le deuxième commandé par le père de son Anita, M. Roberge.

Selon les instructions de Lad, le possé se mit à entourer le repaire de Kid Darrow.

Peu à peu le cercle diminuait de circonférence. Maintenant ils étaient descendus de cheval.

Et rampaient...

Rampaient dans la brousse sèche et dangereuse pour le feu. Enfin ils virent les bandits qui dormaient.

Tous sauf une sentinelle qui semblait, elle-

même, somnoler.

Lad dit à sa demi-troupe :

– C’est le temps...

Les hommes allumèrent des brindilles de brousse et les lancèrent sans répit dans le camp ennemi.

Les chevaux se mirent à hennir.

Arrachèrent leurs liens.

Et partirent à l’épouvante.

L’incendie gagnait du terrain malgré le travail ardu des outlaws qui s’étaient éveillés en sursaut.

Étouffés par la fumée de l’incendie, affolés par la surprise de l’attaque, les renégats sortaient du cercle de feu pour se faire abattre inexorablement par les deux demi-possés.

Ce fut Lad lui-même qui eut la très grande satisfaction de tuer Kid Darrow d’une balle au cœur.

Pas un chenapan ne survécut.

XVI

Réjouissances

On s'imagine la joie et le bonheur de la colonie ambulante quand ils apprirent la nouvelle de leur délivrance.

Après leur journée habituelle de marche, on dansa ce soir-là pour la première fois depuis le départ du bas-Canada.

Des « souigne la bacaize dans le coin de la boîte à bois ».

*

Le lendemain, il pouvait être quatre heures de l'après-midi quand Lad vit un membre de la royale police montée s'approcher.

Il était superbe de tenue.

Lad connaissait le jeune constable :

– Que fais-tu dans ces parages, Marois ?
questionna-t-il.

– J’ai reçu, par poney-express, l’ordre de venir
vous rejoindre et de me mettre à votre service.

– Tu arrives un peu en retard.

– Comment ça ?

– L’ouvrage est fait...

Il lui raconta...

XVII

La vallée

Tout le monde était nerveux.

Joyeusement ainsi.

On traversait la dernière coulée.

On allait entrer enfin dans la vallée du paradis...

OH !

On y était dans cette nouvelle terre promise..

Que c'était beau !

Que c'était riche !

Les hommes arrachaient l'herbe fine et haute et prenaient dans leurs mains des poignées de terre incroyablement généreuses.

*

Ce soir-là, Djoe Filiatrault vit et entendit quelque chose qui le fit se pâmer d'aise.

Germaine et l'officier Marois de la royale montée se disaient :

– Je vous aime. Et vous ?

– Moi aussi.

Sourian, Djoe entra dans la ouaguine couverte de grosses toiles à voiles.

Sa femme lui dit :

– Tu ne penses pas, mon mari, que monsieur Marois et Germaine, ça ferait un beau couple...

Djoe éclata de rire :

– Cette fois, Raymonde, dit-il, tu vas défoncer une porte ouverte !

*

Anita et Lad étaient dans les bras l'un de l'autre.

Il dit :

– Le bonheur est devant nous, quotidien, constant, infini...

Elle dit :

– Le bonheur, oui, mais à une condition...

– Quoi ?

– Que tu t'achètes un escabeau.

Elle éclata de rire.

Puis elle chantonna :

« Il était si peu grand qu'pour embrasser les filles, y fallait un p'tit banc ! »

Cet ouvrage est le 459^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.